



**HAL**  
open science

## Enjeux autour du latin dans l'Italie du seizième siècle

Emmanuelle Pujeau

► **To cite this version:**

Emmanuelle Pujeau. Enjeux autour du latin dans l'Italie du seizième siècle. Le livre dans la région toulousaine et ailleurs au Moyen Age, May 2008, Toulouse, France. pp.135-149. hal-00573432

**HAL Id: hal-00573432**

**<https://hal.science/hal-00573432>**

Submitted on 3 Mar 2011

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## **Enjeux autour du latin dans l'Italie du seizième siècle**

Emmanuelle PUJEAU  
*Université de Toulouse II Le Mirail*

L'appréciation et le succès d'un livre sont bien souvent liés à la langue dans laquelle il a été écrit. Pour cette raison, nombre d'auteurs se sont posé la question et ce choix reste encore aujourd'hui crucial pour la diffusion d'un ouvrage. Faut-il choisir de privilégier l'esthétique, la précision des termes, perfectionner les effets pour ne toucher finalement qu'une élite ou bien doit-on préférer une langue plus accessible ? De cette décision peut dépendre la bonne diffusion des écrits et l'assurance de toucher plus sûrement le public. Au moment où les langues vernaculaires commencent à gagner en vigueur, à partir du XIV<sup>ème</sup> siècle en Italie<sup>1</sup>, les auteurs s'interrogent sur la langue qu'ils doivent employer pour leurs écrits : celle que l'on parle ? ou une langue idéale à déterminer ?

### **Est-ce un choix de langue ou plutôt la recherche ponctuelle du mot juste ?**

Dès l'Antiquité, au moment du plus parfait classicisme latin, ce dilemme touche déjà un des plus grands représentants de la pureté linguistique latine, Cicéron. Cet exemple permet de d'apprécier le fond du problème de choix linguistique. Bien qu'il ait été officiellement un fervent défenseur du latin, dans ses lettres privées il a cependant maintes fois eu recours au grec pour exprimer certains concepts, le latin ne lui permettant pas de rendre aussi parfaitement ces notions. Il n'est donc pas rare de trouver mêlés mots latins et termes grecs dans sa correspondance. Parlant d'écriture, Cicéron écrit ainsi au sénateur romain Volumnius début 50 av. J.-C. (Fam.VII, 32, 2,3) *nisi acuta ἀμφοβολία*, *nisi elegans ὑπερβολή*, *nisi παράγραμμα bellum*, *nisi ridiculum παρὰ προσδοκίαν*, *nisi cetera, quae sunt a me in secundo libro "De oratore"...* « à moins que l'on y trouve l'allusion amphibologique raffinée, l'hyperbole de bon goût, un joli mot dénaturé, l'attente trompée plaisante, ou quelque autre des procédés que j'ai examinés dans le second livre de mon *Sur l'orateur* ».

---

<sup>1</sup> Un point culminant semble atteint au XVI<sup>ème</sup> avec les débats au sujet du dialecte italien qui devra s'imposer.

Les figures rhétoriques sont directement désignées par le terme employé par les experts grecs. Pourtant, le latin connaissait bien les termes *amphibolia*, *ae* et *hyperbole*, *es* décalqués du grec par des spécialistes du langage, mais ici Cicéron leur préfère le grec original. L'avatar *paragramma*, observable en latin, se cantonna au sens de « faute de copiste » à l'époque de saint Jérôme. Quant à la locution *παρὰ προσδοκίαν* signifiant « contrairement à ce qu'on attendait », elle semble avoir été rendue en latin par *exspectionibus decipiendis* « en trompant l'attente » notamment employée par Cicéron dans son fameux *De Oratore*, 2, 289 : *exspectionibus decipiendis risus moventur* « l'attente trompée provoque le rire » recouvrant la même idée que dans sa lettre où *ridiculum* doit s'entendre en bonne part comme « qui fait rire, drôle ».

Avec ces exemples tirés d'un grand représentant du latin *classique*, se pose la question de la nécessité d'enrichissement du vocabulaire, comme encore de nos jours, dans le thème latin, pour lequel trois méthodes s'appliquent pour pallier les manques. Soit l'auteur décide d'employer le terme étranger original en se contentant de le translittérer en latin sans autre adaptation : *hyperbole* se présente comme une transcription latine de l'original grec *ὑπερβολή*. Les déclinaisons dites des « noms grecs » conservant certaines formes des déclinaisons grecques originales attestent de cette pratique. Pour ne pas nuire à l'harmonie linguistique de leur propos, certains préfèrent latiniser les termes étrangers qu'ils comptent assimiler à leur discours en leur adjoignant tout simplement une finale latine choisie bien souvent entre la première et la deuxième déclinaison selon le genre du nom. C'est d'ailleurs ainsi que Grégoire de Tours aurait introduit quelques termes gaulois<sup>2</sup> agrémentés de suffixes latins dans son *Histoire des Francs* (VI<sup>ème</sup> siècle). Dans cet esprit, le grec *γραμματική* a pour équivalent en latin *grammatica* décliné comme *amphibolia*. Pour des termes ou locutions trop résolument exotiques, c'est l'idée contenue dans l'expression originale qui est traduite. La locution *παρὰ προσδοκίαν* formée de la préposition *παρὰ* suivie de l'accusatif *προσδοκίαν* signifie « contre toute attente » a comme équivalent en latin *decipere exspectiones* réunissant le verbe *decipere* « tromper » et *exspectiones* « les attentes », rendant une idée proche en s'appuyant sur des termes différents<sup>3</sup>.

Ainsi, ces choix linguistiques s'appuieraient sur la volonté de trouver les termes les plus appropriés pour mieux servir la pensée. Le problème serait d'enrichir le vocabulaire latin manifestement défailant dans certains domaines. De tels panachages sont observables chez différents auteurs et ce à diverses époques.

Cependant, le recours à des termes étrangers peut également venir d'une certaine recherche ou être la marque d'une communauté intellectuelle. Ainsi, le latin serait à considérer comme le langage d'un groupe spécifique.

<sup>2</sup> P.-Y. Lambert, *La langue gauloise*, Paris, éditions Errance, 1995, p. 10.

<sup>3</sup> Cicéron invente *quali-tas* « qualité » en français (Acad. I, 6, 24) si apprécié de la scolastique, d'après *qualis* « quel ? » de manière parallèle au *ποιό-της* grec sur *ποιός* « quel ? » et explique : *qualitates igitur appellaui quas ποιότητος Graeci uocant : quod ipsum apud Graecos non est uulgi uerbum, sed philosophorum* « Ainsi donc j'ai appelé *qualités* ce que les Grecs nomment *ποιότητος* : parce que ce mot précisément chez les Grecs n'est pas un terme appartenant au peuple mais aux philosophes ».

### Plusieurs raisons au choix du latin

En tant qu'amateurs de la culture antique et connaisseurs du latin et du grec, les Humanistes ont dû employer certains termes à seule fin de se retrouver entre eux. Ce serait une démarche quelque peu élitiste trouvant sa réalisation dans des cercles comme l'Académie Aldine réunissant érudits, écrivains et bibliophiles passionnés de Grec et de culture hellénique, œuvrant pour la perpétuation de cette langue. Le vénitien Alde Manuce<sup>4</sup> met au point un modèle d'édition et de perfection typographique devant imiter parfaitement le travail des manuscrits<sup>5</sup> pour leur assurer une meilleure longévité et une plus grande diffusion. La haute qualité de ses livres est encore admirable aujourd'hui : ils ont parfaitement conservé leur fraîcheur. Le groupe d'intellectuels et d'amateurs formé autour de lui avait choisi le grec comme langue officielle, les statuts de l'Académie en témoignent. La traduction des œuvres grecques pour les rendre plus accessibles au public non helléniste permet de transmettre le grec à l'Italie depuis Byzance<sup>6</sup>.

Une partie du travail d'édition de l'époque consiste dans des traductions d'œuvres originales grecques en latin ou en langue vernaculaire. Ainsi, le choix entre le latin et la langue vulgaire n'est pas anodin. Il prend manifestement en considération le public visé par l'édition.

Préférer le latin s'explique de diverses manières. Le latin est la langue de l'Église. La Bible<sup>7</sup> et les textes liturgiques offrent aux religieux un réservoir dans lequel ils puisent volontiers pour s'exprimer entre eux parfois à des fins moins spirituelles, comme dans le passe-temps visant à reconstituer une conversation en ne s'appuyant que sur des extraits des textes sacrés. J'ai pu apprécier de tels emprunts dans la correspondance de Paolo Giovio (1486-1552), évêque de Nocera, médecin pontifical et historien à qui j'ai consacré ma thèse de doctorat d'histoire<sup>8</sup>. Mais bien souvent, Giovio ne reproduit pas le texte exact, s'ingéniant à l'adapter à des fins diverses, comme dans sa lettre du 14 février 1527 consacrée à Ferdinando d'Alarchon, capitaine espagnol capturé puis libéré par la volonté du pape :

*E più Sua Santità, liberalissima con li inimici, gli fece dare 600 ducati da restituire a li Colonesi per disobbligarlo da essi, quali altrettanti ce ne aveano dati quando defecit in salutari suo « Et de plus Sa Sainteté, très généreuse avec les ennemis,*

<sup>4</sup> Alde Manuce (1450-1515). On peut se référer à M. Lowry, *Le monde d'Alde Manuce*, Paris, Cercle de la Librairie Promodis, 1989.

<sup>5</sup> Preuve de la transition entre manuscrit et texte imprimé, la possibilité offerte aux clients de faire enluminer leur volume. C'est ainsi que dans la même édition, on peut trouver un exemplaire tel qu'il est sorti des presses aldines et un autre orné d'enluminures en certains endroits préparés à cet effet.

<sup>6</sup> N. G. Wilson, *Da Bisanzio all'Italia*, Alessandria, Edizioni dell'Orso, 2000.

<sup>7</sup> Le « Psautier Romain » de la Vulgate sera en usage jusque sous Pie V (1566-1572), et on disait qu'il fallait connaître les *Psaumes* en latin pour pouvoir devenir évêque.

<sup>8</sup> E. Pujeau, *Paolo Giovio et la question turque*, thèse de doctorat sous la direction de B. Doumerc, soutenue à Toulouse le 27 novembre 2006.

lui fit donner 600 ducats à restituer aux *Colonnese*<sup>9</sup> pour le libérer de ces gens qui lui en avaient donné autant quand cela faisait défaut à son salut ».

Giovio reprend et adapte une expression tirée des Écritures (*Psaumes*, 119, *Eloge de la loi divine*, v. 81) dont l'original de la Vulgate est : *defecit in salutare tuum anima mea* « mon âme s'épuisa dans ton salut »<sup>10</sup> pour en faire : *defecit in salutari suo* « quand il s'épuisa à propos de son salut ». Giovio s'appuie sur les mêmes termes en introduisant deux changements : il remplace la construction *in* + accusatif par un *in* + ablatif, changeant le sens de la préposition et il substitue *salutari suo* « son salut » à *salutare tuum* « ton salut », faisant ainsi glisser le sens premier d'une âme se dévouant pour le salut de Dieu à l'évocation de biens qui font défaut à la bonne santé financière du capitaine espagnol, conférant un sens bien plus prosaïque au « salut » et illustrant bien son esprit ironique.

Le latin employé peut ne pas être ecclésiastique. En 1534–1535, Giovio revient sur l'éloge de l'humaniste Pietro Gravina, un « aimable épicurien » dont il dresse un portrait<sup>11</sup> dont l'intellectuel Girolamo Scannapeco lui reproche le ton critique :

*Non sappiamo noi che tanto gli piaceva il vino finissimo, il quale con tanta cura ricercava, e beeva [sic] non manco rethorice, idest saepe et multum, come vuole Cicerone, che pie, idest usque ad lacrimas ?* « Nous ne savons pas nous que le vin très fin lui plaisait à tel point qu'il [le] recherchait avec tant de soin et buvait non moins en orateur, c'est-à-dire souvent et beaucoup, comme veut Cicéron, que religieusement, c'est-à-dire jusqu'aux larmes ».

Le terme *oratore* signifiant ici « abondamment » est plaisamment défini par *idest...* « c'est-à-dire ». Giovio reprend la formulation pour caractériser l'autre adverbe *pie* « pieusement ».

Dans le prologue du *Gargantua* de Rabelais (1537), la même idée semble se trouver quand il rapproche écriture et consommation de vin :

*L'odeur du vin, ô combien plus est friant, riant, priant, plus celeste et délicieux que d'huile ! Et prendray autant à gloire qu'on die de moy que plus en vin aye despendu que en huyle, que fist Démosthènes, quand de luy on disoit que plus en huyle que en vin despendoit*<sup>12</sup>.

Le « priant » de Rabelais fait écho au *pie* de Giovio. L'opposition entre huile et vin s'appuie sur le sobre Démosthène usant plus d'huile pour s'éclairer que de vin pour son travail. Giovio laisse seulement entendre que Cicéron faisait des recommandations à

<sup>9</sup> Supporteurs des Colonna responsables du sac de la cité léonine en 1526.

<sup>10</sup> Dans le texte du Cerf, la traduction serait « Jusqu'au bout mon âme ira pour ton salut ».

<sup>11</sup> P. Giovio, *Elogia veris clarorum imaginibus apposita quae in Musaeo Comi spectantur*, Venise, Tramezzino, 1546, fol. 46 recto et verso et P. Giovio, *Lettere volgari di Mons. Paolo Giovio da Como, vescovo di Nocera, raccolte per Messer Lodovico Domenichi*, Venise, 1560, fol. 8 verso dont la graphie est reproduite dans l'édition de Guido Ferrero, *Epistularum pars prior*, Rome, 1956, p. 176.

<sup>12</sup> Rabelais, *Œuvres complètes*, tome I, Paris, Garnier, 1962, p. 9.

propos de la consommation du vin et le *pie* « pieusement » serait expliqué par les larmes, dues à l'ampleur de l'absorption de breuvage conduisant Gravina aux pleurs, si l'on en croit Ferrero.

Des expressions latines issues de différents milieux et des tournures transposées en italien peuvent être assemblées pour servir le propos de l'auteur. Cela peut donner des envolées comme dans la lettre de Giovio adressée le 2 octobre 1539 à Bernardino Maffei, le secrétaire du cardinal Alexandre Farnèse (neveu du pape Paul III), faisant écho aux tentatives d'accord<sup>13</sup> entre Chrétiens pour conduire une nouvelle croisade :

*Ma necessario è che impleantur scripturae, come diceva Clemente, e che Maometto venga a Cristo, poi che Cristo non vuole andare a Maometto ; e che Roma fiat la Meca de' Pellegrini accecati etc.* « Mais il est nécessaire que les écritures s'accomplissent, comme disait Clément<sup>14</sup>, et que Mahomet vienne au Christ puisque le Christ ne veut pas aller à Mahomet, et que Rome soit la Mecque des pèlerins aveuglés etc ».

Cet extrait combine plusieurs techniques. Tout d'abord, l'emploi de *fiat* dans l'expression *Roma fiat* rappelle la locution biblique *Fiat lux* « que la lumière soit » prononcée par Dieu le Père lors de la Création du monde ; à moins qu'il ne s'agisse plutôt d'un emploi de *fiat* semblable à celui de *fiat voluntas Tua* du *Pater Noster*, une des prières principales du culte chrétien, traduisant la volonté que cela se produise soulignée par le recours au latin. Ensuite, la présence de *che impleantur scripturae* « que les Écritures s'accomplissent » dans le cours du texte renvoie au pape Clément VII, en citant ses propos. S'agit-il d'un extrait d'encyclique ou de paroles du pape disparu<sup>15</sup> ? C'est encore l'expression d'un souhait face à une situation difficile : les forces chrétiennes ne sont plus à la hauteur de leur réputation ancienne et les Turcs semblent décidés à vouloir venir en Italie. Avec la défaite de la Préveza à l'automne 1538 les Chrétiens ont concédé la domination navale aux Turcs, l'année suivante Barberousse reprend Castelnuovo et projette de nouvelles campagnes. Enfin l'expression « que Mahomet vienne au Christ puisque le Christ ne veut pas aller à Mahomet », est une recombinaison du proverbe arabe « Si la montagne ne va pas à Mahomet, Mahomet va à la montagne » en retrouvant un des objectifs des croisades qui consistait justement à réunir Chrétiens et Musulmans, pour convertir ces derniers, de sorte que s'accomplisse le « Et il n'y aura qu'un seul troupeau » de l'Évangile de saint Jean (Jn, 10, v. 16).

Le latin imprègne indubitablement le milieu des intellectuels tant religieux que des académies savantes utilisant certains termes dans les conversations courantes sans autre conséquence. On trouve ainsi fréquemment des tournures latines utilisées comme cheville rhétorique ou dans des emplois figés. Ainsi, que le cardinal Bernardo Dovizi da

<sup>13</sup> On pensera notamment aux rencontres de Villefranche et Villeneuve de l'été 1538 destinées à les rapprocher.

<sup>14</sup> Il s'agit du pape Clément VII.

<sup>15</sup> Au moment où Giovio écrit cette lettre, c'est Paul III (le successeur de Clément VII) qui occupe le siège de saint Pierre.

Bibbiena<sup>16</sup> donnant en 1515 des conseils à Giuliano de' Medici (florentin, fils de Laurent le Magnifique et frère du pape Léon X) sur l'attitude à tenir vis-à-vis de la famille d'éditeurs florentins, les Marescotti :

*Chiudiate gli occhi, attento massime che i Marescotti non seppono se non post factum lo eccesso contra il servitor vostro del servitor loro* « fermez les yeux, en ayant grand soin que les Marescotti n'apprennent les excès de leur serviteur contre votre serviteur qu'*après les faits* » emploie tout naturellement l'expression *post factum* « après les faits ».

Dans cet esprit, il est notable que les formules juridiques sont volontiers conservées sous leur forme latine, comme *pretium doloris*.

Le recours au latin semble parfois aussi servir à structurer le discours, ainsi, sous la plume de Ricalcato<sup>17</sup> écrivant au cardinal Rodolfo Pio di Carpi<sup>18</sup> le 9 janvier 1536 à propos de difficultés entre le roi de France et le Saint Siège :

*Unum est che N. S., tien per fermo che chi cercherà favorir quel Re non possi se non haver Dio contrario alle attion sue* « C'est un fait que Notre Sainteté tient pour assuré que quiconque cherchera à avantager ce roi, ne pourra le faire si ce n'est contre la volonté de Dieu ». Il conclut : *il dominio temporale di quel Regno [...] sempre e stato tributario insino adesso, né questo se intende generalmente in tutti i regni, ma in quello particular, come cosa ne la quale la Sede Apostolica habbia ius antiquum* « le pouvoir temporel de ce royaume [...] jusqu'à présent a toujours été tributaire [du Saint-Siège], cela se comprend généralement dans tous les royaumes, mais dans celui-là en particulier, comme une chose dans laquelle le Siège Apostolique possède un *droit premier* ».

L'usage du latin met indubitablement le propos en valeur et apporte plus de poids à la formulation.

Cependant, le latin paraît être une manière de s'exprimer tellement naturelle que chez certains, tournures latines et italiennes se mêlent dans leurs écrits. Ainsi, un extrait du même Ricalcato écrivant de Rome de nouveau à Carpi le 6 avril 1537 propose un bel exemple de cette pratique :

*Preterea*<sup>19</sup> *N. S. essendo di natura di proceder sempre in tutte le attion sue con ogni candore, et non solum nelle cause crimine sed etiam suspitione criminis...* « En outre, Notre Sainteté étant de nature à procéder dans toutes ses actions avec grande pureté, *non seulement* dans les affaires criminelles, *mais encore* dans le cas de la *suspicion d'un crime* »

s'appuyant sur le balancement classique *non solum... sed etiam* et l'utilisation de la locution *suspitione criminis* « suspicion d'un crime » pour traduire l'idée du soupçon.

<sup>16</sup> L'homme de confiance de Laurent le Magnifique puis de son fils.

<sup>17</sup> Ambrogio Ricalcato ou Recalcati, secrétaire pontifical de Paul III, nommé en 1535.

<sup>18</sup> Rodolfo Pio di Carpi (1500-1564), docteur en philosophie, désigné pour la nonciature en France. Lors du consistoire du 22 décembre 1536, il est créé « cardinal-prêtre » à la demande de François I<sup>er</sup>.

<sup>19</sup> La forme *preterea* du classique *praeterea* "outre cela, de plus" manifeste peut-être la prononciation sans diphtongue de l'adverbe.

L'emploi du latin permet également aux Humanistes de retrouver la culture des Anciens dont ils entendent égaler l'art littéraire. Le latin est censé les rapprocher du milieu qu'ils essaient de faire revivre dans une certaine mesure. Friands lecteurs des auteurs antiques et de leurs correspondances, ils en déduisent des impressions sur la vie quotidienne des anciens romains, qu'ils tentent de transposer à leur époque. Dans cette idée, les intellectuels ne répugnent d'ailleurs pas à utiliser du grec pour émailler leurs propos, à la manière de Cicéron notamment. Cela se retrouve en particulier dans les surnoms qu'ils se donnent, comme celui qu'emploie Paolo Giovio dans ses lettres pour désigner le cardinal Farnèse : « seigneur Efestione » *signor Efestione* (dans les lettres italiennes)<sup>20</sup> ou *Ephestio* (dans des lettres rédigées en latin)<sup>21</sup>. Ce nom de fantaisie renvoie au grec ἐφέστιος « protecteur du foyer », qui est bien la traduction du rôle du cardinal envers Giovio. De tels emplois de termes tirés du grec révèlent une certaine connivence intellectuelle entre les différents correspondants et attestent de leur culture commune.

### Hésitations entre latin et langues vernaculaires

Indépendamment d'emplois ponctuels de termes étrangers pour illustrer le propos ou créer des effets de surprise, les auteurs doivent aussi choisir entre latin et italien pour la rédaction de leurs textes. La question de la langue à employer est un véritable problème qui suscite une réflexion de la part des intellectuels et dont il reste aujourd'hui une littérature importante. L'établissement de la langue à employer soulève de véritables polémiques.

Bruno Migliorini<sup>22</sup> s'est penché sur l'histoire de la langue italienne. L'italien n'est pas un tout homogène mais se décompose en divers dialectes en rivalité les uns avec les autres à cette époque. À cela s'ajoute une langue réputée commune aux cours d'Italie, une sorte de *koinè*, connue encore sous le nom d'"italien de cour" ou *lingua cortigiana*<sup>23</sup>. Mais cette langue réputée simple, est bien loin de s'imposer unanimement. C'est même un véritable débat d'actualité qui déchaîne les passions.

Parmi les auteurs étant intervenus à l'époque on compte le Padouan Sperone Speroni<sup>24</sup> qui compose d'ailleurs le *Dialogo des langues*<sup>25</sup>, dans lequel l'un des protagonistes, l'intellectuel vénitien Pietro Bembo, cherche le moyen d'établir une langue vernaculaire qui soit telle qu'elle puisse rivaliser avec le latin, encore à l'époque la

<sup>20</sup> Paolo GIOVIO, *Epistularum pars prior*, Giuseppe Guido Ferrero (éd.), Rome, Istituto Poligrafico dello Stato, 1956, p. 351.

<sup>21</sup> Paolo GIOVIO, *Epistularum pars altera*, Giuseppe Guido Ferrero (éd.), Rome, Istituto Poligrafico dello Stato, 1958, p.181.

<sup>22</sup> Bruno MIGLIORINI, *Storia della lingua italiana*, Milan, Bompiani, 2001.

<sup>23</sup> Bruno MIGLIORINI, *ibidem*, p.312.

<sup>24</sup> Sperone Speroni (1500-1578), lettré padouan. Il est l'auteur d'œuvres morales, rhétoriques et linguistiques.

<sup>25</sup> Sperone SPERONI, *Dialogo delle lingue*, vers 1530 et *Dialogo delle lingue dialogo della rettorica*, Giuseppe de Robertis (éd.) Lanciano, Carabba, 1912.



langue idéale pour les lettrés. En effet, où trouver en Italie une langue élégante qui ne soit pas le latin ? Pour Bembo, la solution résiderait dans l'imitation des plus grands auteurs toscans du XIV<sup>ème</sup> siècle.

Cependant, tous ne l'entendent pas de cette façon, les détracteurs de cette thèse sont même nombreux, ils prônent comme Giovio le choix de la langue courtoise, la fameuse *lingua cortigiana*. Parmi eux, on relève le nom de Vincenzo Colli dit le Calmeta<sup>26</sup> Ce dernier propose la langue de la cour de Rome comme modèle de l'italien de cour. Le débat ne se tranchera pas rapidement et c'est pourquoi au début de chaque livre qu'il rédige en italien, Paolo Giovio s'ouvre systématiquement de ses choix linguistiques, comme pour se justifier.

Le latin conserve ainsi la primauté dans l'esprit de nombre d'intellectuels. Lui seul est digne de rapporter les monuments laissés à la postérité. L'italien (quelle que soit la forme choisie) semble ne devoir être réservé qu'à des usages plus immédiats comme la correspondance ou des textes dont l'effet doit être rapide. Les écrivains contemporains entendent rivaliser avec les plus grands auteurs de l'Antiquité et s'efforcent à cette fin de pratiquer le latin le plus pur. Mais cela pose justement le problème du choix de la langue, de son adéquation au sujet traité et d'éventuelles inventions lexicales pour suppléer les manques. En effet, comment par exemple désigner avec le vocabulaire du latin classique les armes à feu alors qu'elles n'existaient pas du temps de César ? Cela conduit à une nouvelle appréciation du latin et certains textes bien qu'utilisant des termes classiques spécifiques sont à comprendre bien différemment de ce qu'un Ancien Romain aurait saisi.

### Une adaptation nécessaire du latin

Pour obvier aux lacunes du vocabulaire latin classique, les auteurs ont eu recours à des innovations sémantiques parfois déroutantes pour le lecteur moderne. Le portrait d'Hippolyte de Médicis réalisé par Giovio dans ses *Eloges* offre une belle illustration de ces adaptations. Au cours de l'éloge, Giovio écrit de lui qu'il possédait un tel esprit poétique qu'« il traduisit très spirituellement le deuxième livre de l'*Enéide* de Virgile en langue étrusque »<sup>27</sup>.

En fait de langue de l'Étrurie, il faut entendre la langue parlée dans la région occupée par les Etrusques dans l'Antiquité, ce qui correspond à la Toscane, il s'agit donc d'une traduction en toscan, ce qui ne saurait surprendre de la part d'un membre d'une famille florentine comme celle des Médicis. De même, au nombre des qualités attribuées à Hippolyte, on relève celle d'être un *praedulcis citharoedus* un « très agréable citharède » c'est-à-dire un chanteur qui s'accompagne de la cithare. Ici, il faut reconnaître derrière la

<sup>26</sup> Vincenzo Colli (v. 1460-1508) poète et critique littéraire italien.

<sup>27</sup> Paolo GIOVIO, *Elogia virorum bellica virtute illustrium veris imaginibus supposita quae apud Musaeum spectantur*, Florence, Torrentino, 1551, p. 272.

cithare antique le luth renaissant ! Le traducteur de Giovio, Lodovico Domenichi<sup>28</sup> évite l'anachronisme en parlant de *lingua Thoscana* et de *dolcissimo sonator di liuto*. Pourtant, le lecteur moderne sachant par ailleurs que ces intellectuels fascinés par l'Antiquité s'efforçaient de reconstituer les passe-temps des anciens Romains, peut concevoir parfois certaines hésitations d'interprétation.

Cet exemple d'Hippolyte de Médicis offre une illustration de la méthode employée pour tenter de rivaliser avec les anciens Latins tout en adaptant le vocabulaire à des réalités plus modernes. En effet, comment rendre des réalités inconnues sans pour autant dénaturer la langue latine par l'ajout de termes modernes difficilement assimilables. Acclimater des termes grecs en latin était plus naturel en somme car les deux langues se développaient dans un contexte à la fois contemporain et reposant sur des réalités proches. Si le latin se montrait défaillant, dans les exemples cités, ce n'était pas à propos d'objets inconnus mais pour des concepts abstraits contemporains que seuls les Grecs semblaient parvenir à rendre dans un vocabulaire véritablement adapté. Dans le cas des Humanistes, le problème consiste à désigner en latin des objets bien réels mais pourtant inconnus des Anciens, il n'est plus ici question d'importer un concept abstrait, mais de trouver une formulation crédible pour une invention nouvelle, comment procéder alors ? Avant d'avoir recours à l'invention de nouveaux vocables, les auteurs épuisent leur ingéniosité et leur culture à débusquer des équivalents dans la langue latine auxquels par glissement de sens, ils vont parvenir à attribuer un sens moderne adapté à leurs besoins.

Ainsi, un historien a-t-il besoin de trouver un terme pour désigner le « canon », réalité inconnue de César, il va réfléchir sur la définition pour trouver un terme correspondant en latin classique que le lecteur pourra comprendre sans difficulté. Qu'est-ce qu'un canon ? C'est une machine de guerre capable de lancer des projectiles assez volumineux au loin. Or, voilà exactement la définition du *tormentum* de César. Et c'est bien ce terme qu'emploieront les Historiens comme Giovio dans la *Vie d'Adrien VI* : *septem aenea tormenta praesidii nomine contra piratas* « sept machines de guerre de bronze pour se défendre contre les pirates »<sup>29</sup>. Ce mot sert aussi bien pour les couleuvrines que pour les puissants canons des forteresses. Cependant, il se trouve aussi que le même Giovio utilise *balistarii* pour parler de ceux qui utilisent le canon, ce qui est encore un exemple d'adaptation du vocabulaire antique appliqué aux réalités contemporaines : le terme latin *balistarii* désigne « ceux qui servent la baliste », la baliste définie comme « machine à lancer des projectiles », terme construit sur le grec βάλλω « lancer ».

Cependant, les auteurs ne parviennent pas toujours à faire évoluer le sens d'un mot existant pour servir leurs intérêts. Ils peuvent alors tenter de l'expliquer comme dans le cas de la poudre d'artillerie traduite par *sulphureo puluere* littéralement « de soufre en poudre »<sup>30</sup>. Divers rapprochements peuvent être exploités pour donner une acception

<sup>28</sup> Lodovico Domenichi (1515-1564), diplômé en droit à Padoue, vient à Venise où l'activité typographique bat alors son plein. Gabriel Giolito de'Ferrari, particulièrement versé dans les textes vernaculaires, l'emploie comme « traducteur, correcteur et éditeur de textes ».

<sup>29</sup> Paolo GIOVIO, *De vita Leonis Decimi Pont. Max. ... Hadriani Sexti Pont. Max. et Pompeii Columnae Cardinalis vitae*, Florence, Torrentino, 1548 dans *De vita Hadriani Sexti Pont. Max.*, p. 270.

<sup>30</sup> Paolo GIOVIO, *Historia sui temporis pars prior*, op. cit., fol. 52 verso.

nouvelle à un mot latin authentique. Le fait de s'appuyer sur des ressemblances visuelles n'a d'ailleurs pas été abandonné. Il suffit de penser à notre moderne « grenade » pour voir que son nom lui vient de son aspect rappelant le fruit du même nom.

Les auteurs de l'époque se montrent extrêmement ingénieux dans leurs adaptations et Giovio s'efforce ainsi de traduire les puissantes déflagrations produites par l'artillerie des troupes chrétiennes avec des termes latins :

*Tanto enim crepitu, adeoque horribili reboatu fragor ingentis terraemotus instar est editus, ut non quati modo & grauissime concuti : uerum tota passim terra hiscere, & iamiam mortales absorbere uideretur* « En effet, un fracas aussi grand qu'un immense tremblement de terre se produisit avec un tel craquement et au surplus un si horrible grondement qu'il semblait non seulement que tout était ébranlé et très fortement secoué, mais que toute la terre s'ouvrait de toutes parts et engloutirait bientôt les mortels. »<sup>31</sup>.

L'évocation de Giovio confine à l'hypotypose, évoquant non seulement les effets visuels de ces bombardements, la terre s'ouvrant de toutes parts, mais aussi le terrible fracas des tirs de mortiers. Giovio parvient à rendre en latin des déflagrations pourtant inconnues de l'Antiquité en choisissant ses mots selon les types de sons qu'ils traduisent : le *crepitus* évoque un bruit sec et *reboatus* signifiant « action de répondre par des aboiements » peut être compris comme un « retentissement en écho », d'où un grondement semblable au tonnerre.

Cependant, malgré leur inventivité, certaines nuances résistent aux auteurs et ces derniers doivent alors en bons latinistes expliciter et même transposer certains termes. Un nouvel exemple de Giovio est intéressant par la combinaison de différents comportements linguistiques réunis dans le même extrait. Dans cet exemple, il parvient à étendre le sens de véritables termes antiques, en explicite d'autres pour les rendre plus compréhensibles et introduit même un mot non-latin :

*Plurimum autem admirationis atque pauoris omnibus intulerunt tormenta curulia supra triginta sex, quae equorum iugis per aequa pariter atque iniqua loca incredibili celeritate ducebantur : maxima eorum longitudine octonum pedum, pondere uero sexmiliu librarum aeris, cannones appellabantur, quae aequali tubo humani capitis magnitudine ferream pilam emittebant.* « Mais l'artillerie remporta le plus d'admiration et de crainte auprès de tous, il s'agissait de plus de trente-six pièces [installées] sur des chars tirés par des attelages de chevaux avec une incroyable célérité d'une manière semblable sur un sol régulier ou irrégulier. Les plus grands de ces mortiers d'une longueur de huit pieds et d'un poids de six mille livres d'airain étaient appelés "canons" et lançaient des boulets de fer de la taille de la tête d'un homme. »<sup>32</sup>.

Il a d'abord recours à une locution *tormenta curulia* littéralement « machines de guerre curules » pour évoquer des « canons installés sur des chars ». Puis traitant des pièces les plus grandes, il précise *cannones appellabantur* « qui étaient appelés canons »

<sup>31</sup> *Ibidem*, fol. 159.

<sup>32</sup> Paolo GIOVIO, *Historia sui temporis pars prior*, op. cit., fol. 24-24 verso.

se contentant ici de latiniser le nom moderne afin d'introduire par ce moyen la dénomination courante de cette machine de guerre. Enfin, il mentionne les projectiles lancés par cette dernière et écrit *ferream pilam* « une boule de fer » en s'appuyant sur la ressemblance visuelle avec la « balle » acception antique de ce terme venu à désigner figurativement « tout objet rond ». Il faut bien entendu comprendre qu'il s'agit là de « boulets » dont la taille est précisée par l'expression *humani capitis magnitudine* « de la grosseur d'une tête humaine ». Ainsi, dans le même passage, se mêlent des transpositions et des innovations sans le moindre embarras visiblement car le public semble bien s'y retrouver.

### La légitimité du latin

Malgré d'ingénieuses adaptations, la question de l'attitude à tenir vis-à-vis du latin reste fort complexe à l'époque. Le poète Marcantonio Flaminio<sup>33</sup> s'est justement posé la question de savoir s'il était encore réellement possible d'inventer de nouveaux mots en latin. Il s'ouvre de cet épineux problème dans une lettre adressée à Basilio Zanco<sup>34</sup>, en prenant le prétexte de la défense d'un nouveau vocable *floricomus* inventé par lui-même et qui ne plaît pas à son correspondant parce qu'il dit ne pas le trouver chez les auteurs antiques. Flaminio s'appuie sur l'opinion de son correspondant pour en déduire que « si cette raison est valide, il lui semble que l'on peut conclure qu'il n'est pas licite de former de nouveaux vocables », or il remarque dans le même temps qu'une telle opinion va à l'encontre même de l'avis des *uomini dottissimi antichi* eux-mêmes citant entre autres Cicéron et Horace qui « non seulement approuvent l'invention de mots, mais en plus enseignent la façon de procéder ». Il examine alors une autre réfutation qui consisterait à dire « que ce qui était possible à l'époque des Anciens ne le serait plus », car le latin serait désormais une langue morte.

Les enjeux sont importants car si le latin est une langue morte, il devient impossible d'écrire en latin. Flaminio s'efforce de démontrer le contraire en arguant du fait que non seulement sa beauté est encore comprise mais affirme que ses contemporains l'utilisent mieux encore qu'à l'époque de César et d'Auguste. Pour lui, il est donc tout à fait possible d'inventer de nouveaux termes tant par nécessité que pour l'ornement, mais cette tâche ne doit pas être confiée à tous, « car elle requiert un jugement excellent et nécessite que le reste du discours soit tel qu'il donne autorité au vocable nouveau, qui doit s'y installer comme un astre ». Il fait ensuite des recommandations sur la façon de forger de nouveaux mots de sorte qu'ils « aient des similitudes et des analogies avec les autres vocables formés et inventés par les meilleurs écrivains ». Enfin, il conclut sa démonstration par la justification du mot qu'il a inventé en se plaçant à la suite de Virgile

<sup>33</sup> Marcantonio Flaminio (1498-1550) poète humaniste italien composant en latin, connu comme un homme pieux est pourtant mis à l'index de l'Eglise Catholique pour le *Beneficio di Cristo* publié à Florence en 1545, texte proche des conceptions de la Réforme.

<sup>34</sup> Basilio Zanchi (v. 1501-1558) de Bergame, religieux, humaniste et poète, il est l'auteur du poème latin *De horto Sophiae*.

qui lui-même aurait imité Lucrèce pour la formation d'un nouveau mot selon le principe que lui-même a également suivi. Cette démonstration passe la simple justification de son néologisme *floricomus*, pour poser la question de l'adéquation du latin pour traduire des réalités plus modernes. De la lettre de Marcantonio Flaminio, il ressort également que ce beau discours concerne un public choisi connaisseur du latin, possédant un goût raffiné et une longue expérience de cette langue. Or, le public n'est pas toujours expert des choses latines et peut cependant s'intéresser à la littérature ou encore à l'histoire.

### Quand l'italien s'impose ou que la traduction du latin devient nécessaire

Indépendamment de toute considération personnelle, il suffit d'observer le succès relatif d'œuvres au sujet presque identique mais dont l'une est écrite en latin et l'autre en italien pour juger du succès des deux langues auprès du public. En effet, l'*Historia sui temporis*, de Giovio et la *Storia d'Italia* de Guicciardini<sup>35</sup> traitent pour une grande partie du même objet mais chacune dans une langue différente. Il semble bien que Francesco Guicciardini soit plus connu que Giovio. L'explication se trouve peut-être dans le fait que son œuvre est écrite en italien alors que Giovio a préféré le latin, rendant peut-être par là-même sa lecture plus fastidieuse. Ce dernier, certainement conscient de l'âpreté du latin, prend tout de même le soin de faire traduire ses œuvres principales en italien. Il est indéniable que la version italienne de l'*Histoire de son temps* due à Lodovico Domenichi connaît rapidement le succès. Giovio écrit à ce dernier le 12 juillet 1549 pour le féliciter de son œuvre et livre quelques éléments fort instructifs : « puisque de nos jours, si les hommes de ce métier sont nombreux on n'en voit cependant très peu qui à votre égal satisfont en un même temps à la fidélité de l'histoire, à la pureté de la langue et au charme du style »<sup>36</sup>. Cela nous apprend que le traducteur ne doit pas selon lui seulement respecter le sens du texte, mais autant que faire se peut, rendre les tournures du style original de l'auteur. Toute une part du travail de l'édition de l'époque consiste dans ces traductions et nombre d'intellectuels s'y emploient. Ainsi, Ludovico Domenichi travaille comme « traducteur, correcteur et éditeur de textes »<sup>37</sup> pour l'éditeur vénitien Gabriel Giolito de' Ferrari, particulièrement versé dans les textes vernaculaires.

Le public joue donc un rôle particulier dans la réception de ces textes. Conscients de ce fait, les auteurs peuvent ainsi adapter leur langage pour mieux le toucher. Dans le texte du *Commentario*<sup>38</sup> Giovio écrit à l'empereur :

<sup>35</sup> Francesco Guicciardini (1489-1540), historien et écrivain politique. Il remplit une charge diplomatique durant les pontificats médicéens : sous Léon X (1513-1521) et Clément VII (1523-1534) et durant les guerres entre Charles Quint et François I<sup>er</sup> faisant preuve de hautes qualités politiques et militaires.

<sup>36</sup> Paolo GIOVIO, *Epistularum pars altera*, op. cit., p. 136.

<sup>37</sup> Angela PISCINI, « Ludovico Domenichi », dans *Dizionario Biografico degli italiani*, op. cit., t. XL, pp. 595-600.

<sup>38</sup> Paolo Giovio compose spontanément ce texte à l'attention de l'empereur dans le but d'apporter sa contribution d'historien à la croisade qui se prépare alors. Il entend rappeler l'histoire des Turcs en fournissant des éléments devant permettre de donner la victoire aux troupes chrétiennes.

Je ne cherche pas les louanges d'éloquence auprès de Votre Majesté, mais je souhaite seulement montrer l'âme d'un serviteur dévoué et d'un bon chrétien, je laisserai de côté les préambules ennuyeux et les ornements du parler toscan, comme objets superflus, et pour mieux m'accorder à vos oreilles je ferai usage de la simple langue commune à toute l'Italie, afin que vous puissiez goûter promptement la véritable substance du sujet sans perdre de temps à la vanité des paroles »<sup>39</sup>.

Il s'agit de la langue des cours italiennes dont Charles Quint était certainement plus coutumier que des finesses littéraires quelque peu pédantes. L'objectif est double en fait : d'une part cela doit assurer la compréhension parfaite du texte et d'autre part cela peut conférer plus de poids au propos de Giovio vis-à-vis du public qu'il entend toucher. Cette initiative semble avoir d'ailleurs été couronnée de succès auprès de l'empereur si l'on en croit Giovio : « en me rappelant d'avoir à diverses reprises aussi écrit le livre sur les Seigneurs Turcs de la Maison Ottomane, ce livre fut bien lu et compris par le grand empereur Charles Quint »<sup>40</sup>.

Le succès de traductions italiennes tendrait donc à supplanter la version originale comme Giovio l'explique dans sa lettre à Domenichi.

C'est pourquoi j'ai grandement à remercier Dieu qui m'a permis de voir une grande part de mes œuvres traduite dans cette langue, qui sert plus à la majorité des Italiens, par l'intermédiaire de quelqu'un dont je ne pourrais rien souhaiter de plus pour l'accomplissement de cette tâche<sup>41</sup>.

Outre le fait de toucher un public plus vaste, Giovio a aussi le sentiment que ce langage peut plaire davantage ce qui le conduit à faire la remarque, après lui avoir dit de nouveau sa gratitude, que « d'autre part, je reste non sans rougeur d'une honnête envie sachant clairement que vos belles traductions seront recherchées pour la langue en Italie plus que mon latin, qui attendra ses louanges de nations plus éloignées et étrangères »<sup>42</sup>. Une nouvelle dimension du latin apparaît ainsi : l'universalité ?

### **L'universalité du latin ? L'ascension irrésistible de l'italien**

Alors que les langues vernaculaires se développent, le latin reste la langue internationale, dans le sens où il permet à beaucoup de communiquer quand les langues réciproques font défaut. Giovio doit-il écrire à un Français qui ne connaît pas l'italien, il utilise le latin. Quand en 1525, l'ambassadeur du Grand-Duc de Moscou Basile III, Dimitri Gerasimov, vient à Rome, les deux hommes s'entretiennent en latin à propos de l'histoire russe dont il sortira d'ailleurs le *Livre de l'ambassade de Basile le Grand prince*

<sup>39</sup> Paolo GIOVIO, *Commentario*, op. cit., fol. 2 verso.

<sup>40</sup> Paolo GIOVIO, *Dialogo dell'impresie militari e amorose*, édition de Maria Luisa Doglio, Rome, Bulzoni, 1978, pp. 34-35.

<sup>41</sup> Paolo GIOVIO, *Epistularum pars altera*, op. cit., p. 136.

<sup>42</sup> Paolo GIOVIO, *Ibidem*, p. 137.

de Moscou<sup>43</sup>, décrivant la Moscovie selon le point de vue de la chorographie, car Gerasimov a tenu à rectifier les erreurs contenues dans certains ouvrages du Vatican.

Le latin continue de jouer un rôle international à tel point que des textes pourtant écrits en italien vont se retrouver traduits en latin. C'est le cas du *Commentario de le cose de Turchi* de Giovio traduit par un prêtre<sup>44</sup> pour rendre le texte accessible à qui ne comprenait pas l'italien ! L'universalité du latin trouve un écho dans la « République des lettres » d'Erasmus qui correspondrait aux pays d'Europe héritiers de la culture antique. Pour Etienne Wolff définissant le « cosmopolitisme » d'Erasmus, « les membres de cette république des lettres sont européens, et la Rome éternelle leur sert de patrie commune »<sup>45</sup>, et en effet, Erasmus écrit lui-même « parmi ceux qui cultivent les études, la distinction des régions doit avoir peu d'importance. Tout homme qui a été initié au culte commun des Muses, je le tiens pour compatriote »<sup>46</sup>. Cela limite finalement le nombre de ses concitoyens aux détenteurs de la culture antique représentés par l'initiation au culte des Muses semble-t-il.

Mais le public dépasse les seuls amateurs de l'Antiquité pour englober des lecteurs qui ne connaissent pas forcément le latin. C'est notamment le cas de l'empereur Charles Quint qui lui-même connaissait des soucis dans ce domaine :

Un jour pourtant Charles Quint, écoutant à Gênes un discours latin et ne pouvant suivre le langage fleuri de l'orateur, dit en soupirant à Paul Jove : "Ah ! combien mon maître Adrien<sup>47</sup> avait raison autrefois quand il me prédisait que je serais un jour puni de ma paresse à apprendre le latin"<sup>48</sup>.

Suivant peut-être les attentes du public, l'italien semble s'imposer peu à peu entre autres dans les chroniques historiques. Le phénomène se remarque notamment dans l'historiographie officielle de Venise où le latin, jouissant d'une véritable sacralité dans les récits bâtis sur le modèle *ab urbe condita* « depuis la fondation de la ville », laisse néanmoins la place à l'italien au cours du XVI<sup>ème</sup> siècle.

Ainsi pour ne prendre que quelques exemples, quand au XV<sup>ème</sup> siècle, toutes les chroniques sont encore rédigées en latin avec des titres comme celui de Marco Sabellico *Rerum Venetarum ab urbe condita libri XXXIII* paru en 1487 (et traduit cependant en italien en 1544), au XVI<sup>ème</sup> siècle, l'italien tente de s'imposer. Pourtant des œuvres comme l'*Historia veneta ab origine urbis usque ad annum 1498* d'Andrea Navagero ou

<sup>43</sup> Paolo GIOVIO, *Libellus de legatione Basiliæ magni Principis Moschouiae*, Rome, Calvo, 1525.

<sup>44</sup> Paolo GIOVIO, *Turcicarum rerum commentarius Pauli Iouii episcopi Nucerini ad Carolum V. Imperatorem Augustum, Ex Italico Latinus factus, Francisco Nigro Bassianate interprete*, Viterbe, Ioseph Clug, 1537.

<sup>45</sup> Etienne Wolff « Érasme et l'Afrique : comment penser l'altérité », University of Otago, *Scholia*, vol. VIII, 1999, p. 96.

<sup>46</sup> Erasmus, *Opus epistolarum Desiderii Erasmi*, éd. P. S. Allen, Oxford, 1906-58, [2] 3.511, no. 928, l. 42-44.

<sup>47</sup> Il s'agit d'Adriaan Florensz (qui sera le pape Adrien VI) qui fut le précepteur du jeune Charles de Habsbourg, le futur empereur Charles Quint.

<sup>48</sup> Jacob Burckhardt, *La civilisation en Italie au temps de la Renaissance*, op. cit., tome I, p. 291.

encore l'*Historiae Venetae libri XII* de Pietro Bembo publiée en 1551 prétendent encore défendre une latinité élégante. Pietro Bembo est déjà un écrivain fameux quand il reçoit cette charge, il a d'ailleurs été choisi pour que son prestige littéraire rejaillisse sur son œuvre et magnifie sa chronique, assurant ainsi à son texte et à Venise une ample publicité. Pourtant, au fil du siècle des chroniques rédigées en italien vont réussir à s'imposer comme par exemple la *Storia veneziana dall'anno 1512 al 1515* de Daniele Barbaro ou encore le *Dell'origine di Venetia* de Nicolo Zeno publié en 1558. À la fin du siècle, l'italien l'emporte définitivement dans des textes comme l'*Historia vinetiana* de Paolo Paruta parue en 1605, alors que les faits rapportés sont bien antérieurs. Il s'agit alors de glorifier Venise, si possible également en dehors de la Sérénissime, et une langue plus actuelle semble davantage indiquée.

Les enjeux de la langue choisie sont importants et même cruciaux. En effet, auprès du public italien ou parlant cette langue, la réception du texte est plus immédiate. Cela explique clairement encore le plus grand succès d'une traduction italienne sur l'original écrit en latin. Un tel phénomène a un même effet extraordinaire : dans le Répertoire des humanistes<sup>49</sup> dressé en 1995, Lodovico Domenichi est comptabilisé en tant qu'humaniste alors que Paolo Giovio, dont l'existence et l'œuvre témoignent pourtant d'un rapport indéniable à l'humanisme, est absent ! Même si cette classification s'est basée sur la publication ou non de traductions de textes d'auteurs antiques (Domenichi est effectivement l'auteur de traductions de textes antiques, il a notamment traduit des textes de Pline, Lucain ou encore Polybe), de prime abord cela reste surprenant car l'œuvre de Domenichi se montre plus de compilation que de création, surtout par rapport à l'œuvre de Giovio qu'il a en partie traduite.

Le choix de la langue employée par l'auteur semble donc jouer un rôle important dans la réception par le public et pour la destinée de l'ouvrage. Si le latin jouit d'un prestige difficilement égalable le faisant préférer pour les monuments à laisser à la postérité, les langues vernaculaires s'efforcent de s'imposer petit à petit. Les problèmes de choix entre les différentes formes d'italien ajoutent encore à cette confusion. C'est tout un mécanisme complexe reliant l'écrivain, l'éditeur et son public qui pèse dans la balance pour le choix de la langue à employer. Et partant de ce choix destiné à servir un texte ou une idée, il nous importe aujourd'hui de savoir comment certains auteurs sont parvenus à atteindre leurs objectifs et toucher leurs lecteurs.

---

<sup>49</sup> J.F. Maillard, J. Kecskeméti et M. Portalier, *L'Europe des humanistes (XIV<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles)*, Turnhout, Brepols, 1995.